

Verse, verse, verse encore
(Scène bachique)
Ou,
Louis-Philippe en dieu Bacchus



La Caricature du 30 janvier 1834 - Paris-Musées, Maison de Balzac

Cette lithographie de Benjamin Roubaud, publiée dans la revue *La Caricature* n° 169, du 30 janvier 1834, est une parodie de la scène traditionnelle tirée de la mythologie : le triomphe de Bacchus¹. Le dieu Bacchus, est incarné, ici, par Louis Philippe.

Benjamin s'est manifestement inspiré du tableau du peintre hollandais Cornelis De Vos, « le Triomphe de Bacchus », peint vers 1636 et conservé au Musée du Prado, à Madrid. Comme Bacchus, le roi est placé au centre de la composition, affalé vers l'arrière et soutenu par un personnage égayé. On note aussi la présence d'un âne portant cavalier et un paysage de fond repris du même tableau.

¹ Fils de Jupiter et de la princesse Sémélé, Bacchus (ou Dionysos) est abandonné dès son enfance, puis adopté par le dieu Silène. Devenu adulte, il fait la conquête des Indes avec une troupe simplement armée de thyrses (bâtons revêtus de pampre et de lierre) et de tambourins. Son retour, en vainqueur, est une marche triomphale sur son char tiré par des tigres. Ayant introduit la vigne en Grèce et appris aux grecs à fabriquer du vin, il est le dieu de la vigne et du raisin.



Le Triomphe de Bacchus par Cornelis De Vos - Wikimedia Commons

Dans cette scène, où se conjuguent habilement les références mythologiques et les allusions politiques, on voit Louis Philippe déguisé en Bacchus ventripotent, à cheval sur un coq symbolisant la France. Le roi, une coupe à la main, déguste le jus de raisin issu de la vendange financière. En effet, en cette période, les journaux opposés à Louis-Philippe furent condamnés au paiement de fortes amendes pour outrage au Roi, comme *Le National*, *La Tribune* et *Le Charivari*.

On note que le visage du roi n'est pas entièrement dessiné, afin d'éviter d'autres poursuites pour outrage.



Détail Persil

Jean-Charles Persil, Procureur général près la Cour royale de Paris, poursuiveur acharné des journaux républicains, est figuré en corybante². Il presse, dans la coupe tenue par le Roi, les grappes de « raisin monétaire » ; les grains de raisin étant représentés par les chiffres du montant des amendes.



Détail grappes

² Dans le commentaire de la revue *La Caricature* accompagnant la lithographie, Persil est dénommé « corybante ». Les corybantes étaient des prêtres de la déesse Cybèle, ayant le rôle de danseurs, lors des festivités.

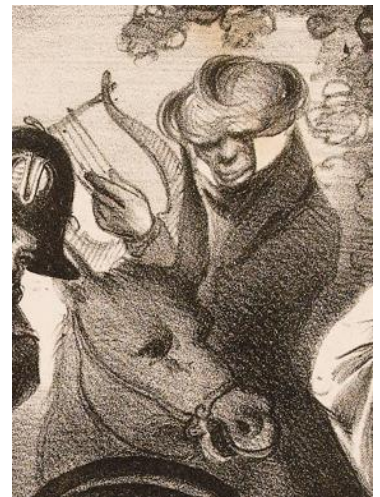


Détail Ferdinand-Philippe d'Orléans

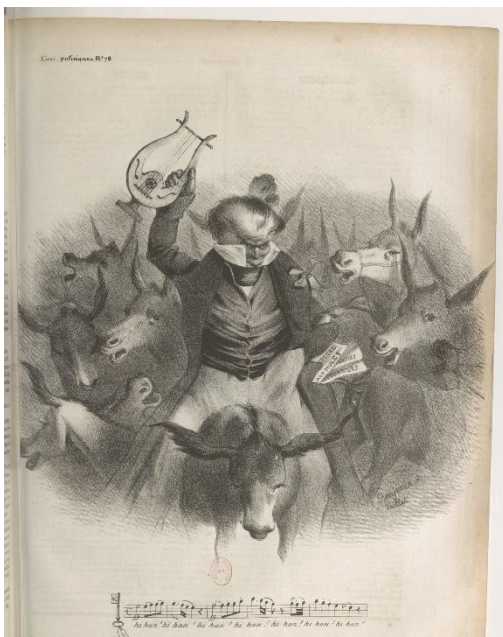
Derrière Louis-Philippe, également à cheval sur le coq, on aperçoit Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, son fils aîné, alors âgé de 24 ans, reconnaissable à son visage allongé, son collier de barbe et son bicorne. Affichant un air fort réjoui, il soutient son père, tout en retenant la ceinture de feuilles de vigne masquant le bas ventre royal.

Ainsi placé, il tient la place du faune du tableau de Cornelis de Vos !

En arrière-plan, Jean-Pons Guillaume Viennet, ancien soldat, homme de lettres et poète, ami proche de Louis-Philippe, crée une ambiance musicale, une lyre à la main, assis sur un âne. Il figure le dieu Silène, père adoptif de Bacchus, qui, en ivresse perpétuelle, le suivait partout, chevauchant un âne.



Détail Viennet



*Hi han ! Hi han ! Le Charivari du 5 septembre 1833.
Gallica-BnF*

C'est sans doute l'âne du dieu Silène qui vaut à Viennet, de figurer dans cette scène à laquelle il paraît étranger étant défenseur connu de la liberté de la presse³. Ici, son intronisation sur l'âne de Silène est une malicieuse allusion à sa visite, le 8 août 1833, à Estagel, dans les Pyrénées Orientales, visite au cours de laquelle il fit halte dans une auberge pour se restaurer. Les opposants politiques du lieu avaient amené devant l'établissement un troupeau d'ânes qu'ils excitèrent pour les faire braire tous ensemble. Cet épisode fit la joie de la presse d'opposition dont Viennet était la tête de turc et Benjamin en tira une caricature intitulée « Hi Han ! Hi Han ! » publiée dans Le Charivari du 5 septembre 1833.

³ Dans son Epître aux chiffonniers (1828), il plaida avec hardiesse et de manière spirituelle pour la liberté de la presse, ce qui lui valut les rigueurs du régime en place.

Enfin, sur le devant de la scène, Madame (ou Mademoiselle) Adélaïde d'Orléans, sœur cadette du roi, et sa précieuse conseillère, déguisée en ménade⁴, ou bacchante, esquisse un pas de danse tout en s'enivrant d'un verre de cerises à l'eau-de-vie qu'elle tient de la main droite.

Madame Adélaïde était réputée pour ses connaissances gastronomiques et son goût pour les fruits accommodés à l'eau-de-vie, notamment les cerises.



Détail Madame Adélaïde

Ainsi, la revue La Mode du 2 mars 1833, page 232, relate la scène au cours de laquelle la famille royale assistait à un défilé militaire devant le ministère de la justice, place Vendôme à Paris :

« Ce jour donc, l'auguste épouse du roi des Français, son agréable sœur et sa superbe famille s'étaient placés au balcon de la Chancellerie, juste en face de la Colonne Vendôme.... Tandis que les escadrons et bataillons passaient tour à tour sous le balcon, c'était plaisant d'entendre la reine des Français et Madame Barthe⁵ s'entretenir familièrement d'affaires de cuisine et de ménage et mademoiselle Adélaïde gourmander vigoureusement le Cordon bleu de la Chancellerie sur son ignorance en fait d'eau de cerises, eau de noyaux, prunes à l'eau de vie et autres préparations alcooliques ».

De même, dans son roman populaire « Jean », publié en 1828, Paul de Kock fait malicieusement allusion à ce goût singulier de Mademoiselle Adélaïde en la personne de la fille unique de la famille Chopard, elle aussi prénommée Adélaïde. On lit : « *Mademoiselle Adélaïde était idolâtrée par ses parents qui n'avaient eu qu'elle...la petite Chopard avait montré beaucoup de goût pour la distillation ; étant toute jeune, elle faisait déjà des essais en cerises et en prunes à l'eau-de-vie et ses parents émerveillés avaient voulu envoyer à l'exposition des produits de l'industrie, un abricot confit par leur fille* ».

Venons-en au titre de la lithographie « Verse, verse, verse encore ». L'expression se retrouve dans plusieurs chansons anciennes et constitue notamment le refrain d'une chanson intitulée « A la santé du Roi » qui figure dans un recueil intitulé Chansons et rondes chantées à la fête du Roi , le 4 novembre 1828 (il s'agit du roi Charles X).

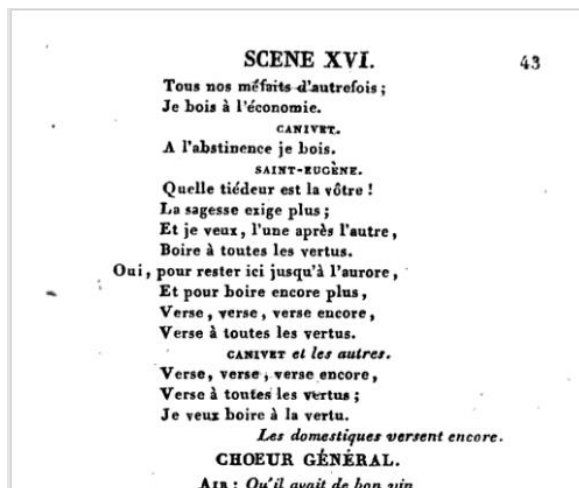
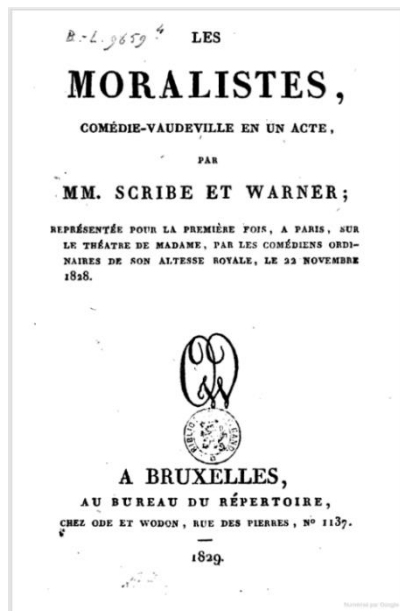
Mais, c'est peut-être dans la comédie-vaudeville de Scribe et Warner, « Les Moralistes »⁶, créée en 1829 et jouée encore en 1833, que Benjamin, habitué des théâtres, a trouvé son inspiration. En effet, à la scène XVI de la pièce, les personnages célèbrent les vertus et chantent en chœur :

« Verse, verse, verse encore ;
Verse à toutes les vertus
Je veux boire à la vertu »

⁴ Ménade ou bacchante : nymphe champêtre célébrant le culte du dieu Bacchus et se livrant à des emportements parfois délirants.

⁵ Célestine, Victoire Thomas, épouse de Félix Barthe, Chancelier de France et Ministre de la Justice de l'époque.

⁶ Chansons et rondes chantées à la fête du Roi (Charles X, le 4 novembre 1828. Paris, Veuve Ballard, 1828.
Les Moralistes par MM. Scribe et Warner – A Bruxelles au Bureau du répertoire, 1829.



« Verse, verse, verse encore ;
Verse à toutes les vertus
Je veux boire à la vertu »

En conclusion, on remarquera, non sans étonnement, que malgré les poursuites pour outrage au roi, il était encore possible, en 1834, de publier des caricatures aussi mordantes et irrévérencieuses que celle de Benjamin, ridiculisant le roi et sa famille. D'autant, que bien souvent ces caricatures étaient accompagnées de petits commentaires tout aussi incisifs.

L'explication en est qu'après la chute, en 1830, de Charles X, ennemi féroce de la liberté de la presse, cette dernière fut rétablie par son successeur Louis-Philippe. Mais, en réaction aux attaques répétées des journaux d'opposition, la censure préalable fut rétablie, le 9 septembre 1835, mettant fin au genre des caricatures politiques⁷.

⁷ De septembre 1833, date de ses débuts, à septembre 1835, Benjamin aura caricaturé : 130 fois Louis-Philippe, dix fois chacun Persil, Viennet, Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans et 2 fois Mademoiselle Adélaïde.